



images

Il y a dans le monde les événements qui se passent avec images et ceux qui se passent sans images. Soit parce qu'ils n'ont pas été filmés soit parce que les images filmées ne sont pas montrées. A travers le quadrillage des images ne passe qu'une certaine dose de réel. Comment ? Pourquoi ? Cette certaine dose de réel qui passe, plus ou moins sous contrôle, à travers le quadrillage des images, ne risque-t-elle pas de se trouver, à l'arrivée, dénaturée, détournée, pour ne pas dire complètement retournée. Comment ? Pourquoi ?

C'est une question de salubrité mentale que de se rendre compte, de prendre conscience de ce qu'est une image, de sa fonction, de son emploi. De son risque, de son possible, de sa limite. De sa transparence, de son immédiateté, de son rendu. De son illusoire, de son artifice, de son leurre, de son faux. De sa soumission, de son cynisme, de son hypocrisie. De son montré et de son non-montré, de son caché. De son épuisement, de sa fatigue.

Images d'Epinal. Si tu es sage comme une image, tu auras cette belle image. Imaginaire. Inimaginable, le culte des images.

D'où vient cette image que je vois parce qu'on me la montre. On s'en sert, elle est fabriquée, trafiquée ? Pourquoi ? Comment ? Quel business ? Maillon de quelle chaîne ? Image de marque. Marquée par qui, par quoi ? De quelle marque ? Qui marque quoi et qui ?

Délire voyeuriste. « Il n'y a pas actuellement un recoin de notre espace social où ne viennent se placer un

La réalité est nette, précise au millième de seconde. Elle est sélectionnée par les professionnels de l'information. Rien n'est laissé au hasard. Le flou, le tremblé, l'incertain, le fondu enchaîné sont des effets techniques volontaires.

« Des enfants, qui ont été habitués à écouter à longueur de journée la chaleureuse communication verbale provenant de l'écran de télévision et subissent la séduction affective de ses vedettes, sont souvent incapables de réagir à des personnes réelles parce qu'elles les émeuvent moins qu'un acteur. Ou ce qui est pire, ils deviennent incapables de s'adapter à la réalité par apprentissage parce que les situations réelles sont plus compliquées que celles que leur présente la télévision et que personne ne vient les leur expliquer comme à la fin du spectacle. L'enfant conditionné par la télévision s'attend à ce que les événements de sa propre vie se déroulent conformément à une intrigue qui a un début, un milieu et un dénouement prévisible. (...) Il se sent découragé par une vie qui lui paraît trop déconcertante. » (Bruno Bettelheim, *Le cœur conscient*, ed. Robert Laffont, 1972.)

de goût. Elle n'a pas d'épaisseur. Elle ne se touche pas. La réalité se découpe en rubriques, en scènes, en séquences. Elle est morcelée. « Vie crucifiée dans le journal grand ouvert que je tiens les bras tendus », écrivait Blaise Cendrars. Titre, intertitre, colonne, photo, légende : l'apparent désordre de la Une d'un quotidien. La vision simultanée d'une affiche publicitaire, liaisons formelles consciemment établies, langage qui colle à une pensée rapide, immédiate, qui procède par allusions, juxtaposition, idées, images, correspondant entre elles.

La réalité est définie, cadrée, mise au point. On la visionne, on la monte, on la coupe, on la raccorde. C'est un spectacle suffisamment nouveau, brûlant, saisissant pour tenir le spectateur en haleine et assez familier pour ne pas le déconcerter. Nous en écrivons nous-mêmes le scénario, nous en sommes l'acteur, la vedette en gros plan et le figurant anonyme. Nous en sommes le voyeur, dédoublé, assis dans son fauteuil. Moi, moi, moi. Moi, dépossédé au nom d'une image idéale de ma plénitude. L'anthropologie fait de moi la propriété de l'Homme. (L'anthropométrie me mesure, l'anthropomorphie donne à tout mon apparence, etc.) Les analyses, les théories sans fin, de moi sur moi, font de moi l'esclave des chaînes de discours. L'intoxiqué des débats sur moi-même. Moi, au centre de tout. Les objets sont les miroirs de ma fabrication. On me vend mon désir d'acheter. Il me le faut cet égo-écho narcissique, sinon je n'accéderai pas au bonheur (son statut). Moi, partout. Sans cesse. Moi détruit. Moi destructeur. Moi sous la surface macadamisée de ce texte imprimé. Moi sous le rendu offset de ces images.

Il fallait une machine — l'appareil photographique — pour que l'homme enregistre le réel objectivement, c'est-à-dire comme un objet. Ainsi sommes-nous devenus des images. Nous voyons par clichés, nous pensons par clichés. La machine ne se trompe pas, ne ment pas, n'a pas tort. Son objectif n'est pas subjectif. La réalité est lisse, plate comme ces écrans de télévision qui éclairent, le soir, chaque appartement d'une lumière bleuâtre, et tout le monde est au courant de ce qui se passe partout dans le monde.

La réalité est audio-visuelle. On l'entend et on la regarde. On l'écoute et on la lit. Elle n'a pas d'odeur, pas

***une réalité
lisse,
plate
comme
un écran***



Supplie n° 7, 1964, 80 × 80 cm. Coll. Jean Coulon, Paris.